L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 7 MARS 1884. 57me Année.

Dufour, Donnet & Cie.,
Propriétaires-Éditeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
VENDREDI, 7 MARS. 1884.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

Édition quotidienne.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les per tours.

Édition du Dimanche.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

Édition hebdomadaire.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

VENTES DE CE JOUR.

Par H. Stern & Co., No 35 rue de Chartres bottes, souliers et brodequins.

L'Angleterre et la France.

Nous n'avons cessé, depuis douze à treize ans, de suivre des yeux, avec anxiété, bien souvent—avec une douloureuse surprise, les tristes agissements de l'Angleterre à l'égard de la France, les abandons où elle laissait au voisine, libérale comme elle, au milieu de la détresse, les éclats de joie, à peine étouffés, que provoquaient en elle les malheurs de la nouvelle république ; les avances qu'elle faisait au despotisme triomphant ; ces infidélités inintelligentes, mesquinement intéressées, à son alliée naturelle et au principe de la société moderne.

Les conséquences étaient faciles à prévoir ; la France ne devait pas seule en être victime ; le libéralisme en devait souffrir plus encore, et l'Angleterre, entâchée du même vice constitutionnel que la France, devait finir par encourir, à son tour, les haines des puissances du Nord, par être frappée des mêmes anathèmes.

Les événements prévus ne se firent pas longtemps attendre. S'étant avenglement isolée elle-même, la Grande Bretagne dut poursuivre, seule, ses desseins ambitieux. A quelques succès momentanés succédèrent bientôt des revers.

Les embarras se multiplièrent ; pour les écarter, elle commit des fautes plus graves encore que les premières ; et, toujours éblouie par ses visées égoïstes, elle entraprit, seule, l'œuvre de la pacification et de la réorganisation de l'Egypte, qui ne pouvaient être menées à bonne fin que par le concours des deux grandes puissances qui avaient, dans le pays, des intérêts égaux—la France et elle.

On sait le reste ; le soulèvement du Soudan, les triomphes d'El Madhi, les défaites et l'anéantissement des armées de l'Angleterre.

Que faisait la France pendant ce temps-là ? Toujours loyale, toujours chevaleresque, toujours fidèle à sa devise libérale et à son alliance, elle faisait des vœux sincères pour le succès de celle qui, jadis, l'avait délaissée dans le malheur, qui, dernièrement encore, la pourraivait de sarcasmes, la signalait à la vindicte de l'Europe, quand, relevée de ses misères, à l'intérieur, de ses humiliations, à l'extérieur, elle reprenait son rang dans le monde, et réclamait, les armes à la main, l'exécution des traités violés.

Veut-on, une fois de plus, la preuve de ce que nous avançons ? Nous publions, le 29 du mois dernier, un article éloquent de la *République Française*, article que nous nous faisons un devoir de remettre, aujourd'hui, sous les yeux du lecteur :

L'opinion publique, dans le Royaume-Uni, est trop souvent disposée à oublier une chose : la solidarité dont, pour notre part, nous nous souvenons toujours. La France et l'Angleterre ne sont pas seulement, en effet, les deux grandes nations libérales de l'Europe ; elles sont encore les deux grandes puissances chrétiennes qui comptent, après la Russie, le plus grand nombre de sujets et, par conséquent, d'intérêts musulmans. Or, si l'Angleterre a méconnu, en 1870, la première de ces solidarités, qu'elle en soit bien convaincue, la France ne méconnaîtra pas la seconde, en 1884. Le contre-coup de ces désastres de l'année terrible s'est fait sentir à l'Angleterre d'une manière trop vive, pour que l'égoïsme de la Grande-Bretagne, à cette douloureuse époque, soit pour nous un exemple séduisant.

Si l'Angleterre libérale a tant souffert depuis 1870, dans sa position européenne, parce que la France républicaine a été mutilée sur la frontière de l'Est, la France, puissance à la fois chrétienne et musulmane, ne souffrirait pas moins dans le bassin de la Méditerranée et dans l'Afrique française si l'Angleterre, puissance, comme elle, musulmane et chrétienne, devait continuer à subir, dans la vallée du Nil, des défaites aussi terribles que celles de Tokar et du défilé de Kashgil. Or, nous ne désirons pas éprouver de nouvelles diminutions dans cet Orient où, si nous n'avons pas toujours su défendre nos droits, nous avons conservé pourtant de bien grands intérêts.

Ainsi, non seulement les désastres de Hicks et de Baker-pasha ne nous ont pas laissés insensibles, mais c'est avec une sincérité absolue que nous faisons des vœux pour l'Angleterre, qui représente en Egypte, beaucoup plus hélas ! par sa tradition que par sa politique, depuis dix-huit mois, la cause de la civilisation.

Rien à ajouter à ce langage si magnanime.

Cet article avait été précédé d'une apostrophe du même journal aux feuilles anglaises, au *Times*, surtout, et au *Standard*. Il leur reprochait avec dignité et sévérement leurs attaques insensates et injustifiables contre la France. La République, leur disait-il, ne demanderait pas mieux que de vivre en bonne intelligence avec la Grande-Bretagne, que de rester son alliée fidèle ; mais le moyen qu'il en fût ainsi, tant qu'elle ne pourrait compter sur la fidélité, sur la loyauté de sa voisine, et il ajoutait ces graves paroles, que la hautaine Angleterre eût bien fait de méditer : avant de se jeter dans les aventures d'où il lui est difficile de sortir honorablement, à l'heure qu'il est : à savoir que, sans l'*appui de la France, elle n'est rien en Europe*.

Nous ne pensions pas que les événements dussent, si tôt et d'une façon si éclatante, donner raison au grand journal de Paris.

Il n'était alors nullement question de l'alliance de la Russie, de l'Allemagne, de l'Autriche, avec la ligue qui se forme entre les puissances continentales pour résister à la prépondérance maritime et commerciale de l'Angleterre.

Le *Kreuz Zeitung* n'avait pas alors dénoncé au monde la suprématie de la Grande-Bretagne qui, dit ce journal, en s'annexant l'Egypte, va river les derniers anneaux de la chaîne gigantesque qui s'étend de Gibraltar à la Chine, enveloppe toute l'Europe, monopolisant ainsi le commerce du monde, et faisant de la Méditerranée et de l'Océan Indien des lacs anglais. La feuille allemande n'avait pas alors fait des avances à la France, pour l'engager à entrer dans cette formidable ligue.

Le *Post*, de Berlin, de son côté, n'avait pas alors demandé à la République Française de se ranger du côté des puissances du Nord, en lui promettant des bénéfices plus autrement substantiels [sic] que ceux qu'elle pourrait tirer d'une entente avec sa trop douteuse amie.

Voilà les fruits de la politique extérieure de l'Angleterre, de sa conduite à l'égard de la France. Ils sont terribles pour elle, ils doivent lui donner à réfléchir et l'engager à être, désormais, plus modeste. Qu'elle suive les conseils de la *République Française*, l'organe si influent, elle s'en trouvera mieux.

Peut-elle songer, sans frémir, aux conséquences forcées, fatales, d'une ligue de la France avec les gouvernements du Nord, ligue, qu'après tout, on peut admettre parmi les choses possibles.

Eût-elle hésité en pareil cas ?

La République n'eut-elle à offrir aux ennemis de la Grande-Bretagne que le secours de sa formidables marine, il ne resterait pas pierre sur pierre de l'édifice de la domination anglaise.

Mais, si nous nous empressons d'éloigner de nous cette funeste pensée, l'Angleterre ne trouve-t-elle pas, dans la situation qui lui est faite, non-seulement au-dehors, mais chez elle, d'assez puissants motifs de s'amender, de revenir à de meilleures conditions envers la France ? N'a-t-elle pas, elle aussi, son boulet qu'elle traîne aux pieds—l'Irlande devenue pour elle une nouvelle Pologne, plus terrible que celle du Continent, parce qu'elle lutte contr'elle d'égale à égale, parce qu'elle a trouvé des soutiens, des défenseurs, dans les deux mondes, parce qu'elle se sert d'armes, que ne connaissait pas l'ancienne.

Il est temps, grand temps, que l'Angleterre change de conduite envers la France, qu'elle ramène à elle une alliée dont elle ne peut se passer. Qu'elle se souvienne de la Crimée, où elle a été sauvée par la France ; de la Chine, où la France lui a prêté un si utile appui, et qu'elle n'oublie jamais qu'après tout, la fidélité aux engagements a toujours été et sera toujours la meilleure des politiques.

Etrangers ! Etrangers ! Allez l'Etoile Rouge.

Le Foyer Créole, paroisse St-Jacques, Louisiane, du 5 mars :

Nous publions à notre 3ème page un appel adressé à tous ceux qui sont intéressés dans la culture de la canne, du riz et des autres produits de la Louisiane, les convoquant à une convention qui aura lieu à la Nouvelle-Orléans le 12 mars.

Le but de cette convention est de prendre les mesures nécessaires pour éviter, s'il est possible, le désastreux effet que produirait la réduction du tarif sur le sucre, le riz et les autres produits venant des ports étrangers.

Vu l'importance de cette question pour les planteurs, nous avons la certitude que cet appel ne passera pas inaperçu, et que chacun, comprenant que l'union fait la force, ira faire acte de présence, et en donnant une libre expression, protestera contre une législation inique qui mettrait nos plus chers intérêts en péril.

—La première séance du comité de l'Exposition a eu lieu à la maison de cour, samedi dernier, M. Edouard Le Bourgeois a été nommé président, et M. J. Kuhnmann vice-président. Ces messieurs seront chargés de faire ressortir toutes les ressources de notre paroisse pour la représenter à l'exposition en décembre prochain. Nous connaissons trop l'activité de ces messieurs pour douter un seul instant qu'ils ne fassent tout leur possible pour mener leur louable mission à bonne fin.

—Décédée, samedi, 1er mars 1884, à 8 heures du matin, Madame Veuve J. P. Bouery, à l'âge de 67 ans et 9 mois.

Les funérailles ont eu lieu dimanche après-midi à 3 heures et demie à l'église St-Michel.

Décédé, dans la paroisse St-Charles, mardi, 4 mars 1884, à 7 heures 20 minutes du matin, M. W. H. Lawton, à l'âge de 68 ans.

Nos compliments de condoléances aux familles éprouvées.

La plus grande maison de chaussures (détail) c'est l'Etoile Rouge.

Le Journal des Débats, du 11 février

"Je voudrais bien savoir, s'est écrié hier M. Clémenceau, où serait la république sans les partis extrêmes ! On ne nous dit pas cela quand la république est menacée ; on nous appelle alors au comité des 18 ! Non ne sommes plus "les hommes des partis extrêmes quand "on a besoin de nous ; a ce moment-là, "on se cache derrière nous !"

Souvent un court sonnet vaut seul un long [poème.

Il y a dans ces quelques lignes un raccourci d'histoire, qui vaut bien tous les développements auxquels M. Clémenceau s'est livré sur la question sociale. Seulement, cette histoire nous paraît fantaisiste, et, pour notre modeste compte, nous ne pouvons pas laisser dire que, dans les moments de danger, on se cache derrière les hommes des partis extrêmes. Les souvenirs de M. Clémenceau sont un peu confus. Nous savons bien qu'il y a eu des moments où les partis extrêmes ont prétendu sauver la république, et personne n'ignore ce que cette prétention a coûté, mais ici M. Clémenceau fait manifestement allusion au 16 mai, et, en ce qui concerne le 16 mai, il nous est impossible d'accepter comme une condamnation la variante historique dans laquelle il se complaît. Qui aurait pu avoir la malencontreuse idée de se cacher derrière les hommes des partis extrêmes, à cette époque ? Il nous semble, au contraire, que la préoccupation générale était de les cacher très soigneusement, eux et leurs doctrines, et de présenter au pays un front conservateur. Toute la campagne électorale s'est faite sur ce thème, peut-être nous accordera-t-on le droit de rappeler qu'en la soutenant nous ne nous sommes cachés derrière personne, et, Dieu nous pardonne ! nous avons pu croire parfois que les gens des partis extrêmes se dissimulaient habilement derrière les modérés

Ils se rangeaient à flots pressés autour du cerueuil de M. Thiers : on sait comment aujourd'hui ils traitent sa mémoire ! Qui a pu oublier le sentiment profond qu'a suscité la lecture de ces *socissimo* verbe, que l'illustre homme d'Etat avait préparés pour en faire un manifeste électoral, et que la mort a changés en testament politique ? Cette voix qui sortait de la tombe a été répercutée avec enthousiasme par tous les échos républicains. Que disait-elle ? Elle disait, elle affirmait, elle prouvait que la Chambre discoute n'appartenait pas aux partis extrêmes, que les hommes de ces partis ne l'avaient jamais dirigée, qu'on mentait au pays lorsqu'on soutenait le contraire, qu'on voulait lui faire peur de la république en essayant de lui faire croire qu'elle avait cessé d'être conservatrice. Et M. Thiers énumérait toutes les institutions qu'il aurait volontiers appelées de ses vœux, pour montrer que la Chambre n'avait touché à aucune d'elles. Passons vite ; nous ne voudrons pas revenir de trop près sur les détails de cette démonstration.

Tel a été le programme politique du parti républicain sous le 16 mai. M. Gambetta, qui peut-être a joué dans cette circonstance un aussi grand rôle que M. Clémenceau, l'acceptait et l'affichait. Le pays y a cru, et, par bonheur, il n'a pas aperçu au premier rang les hommes qui s'y placent rétrospectivement aujourd'hui. Ils figurient sans doute dans le comité des 18, à côté de nos amis. Quoi de plus naturel ? Dans une lutte aussi ardente on aime à sentir les coudes les uns des autres, et, s'ils nous donnaient le plaisir de sentir les leurs, ils paraîtraient en éprouver un plus vif encore à se rencontrer les nôtres. Leur concours était nécessaire pour faire nombre, mais ils reconnaissaient avoir singulièrement besoin de nous pour fournir une garantie. Leur avons-nous manqué ? Ont-ils le droit en nous dire sur un ton hérol-comique : "Je voudrais bien savoir où en "en serait la république sans les partis "extrêmes !" On ne sont pas les partis extrêmes qui ont fondé la république, et surtout qui l'ont fait accepter. Ce ne sont pas ceux qui, plus que d'autres, l'ont sauvée en 1877. Tout ce que nous pouvons reconnaître, c'est que, à cette époque, on n'est pas encore de leurs mains qu'il a fallu la défendre.

Achetez vos bills de chaussures à l'Etoile Rouge.

Par les soins du comité de l'Œuvre du vœu national, il vient d'être fait un relevé du mouvement religieux à l'église du Sacré-Cœur, à Paris, pendant l'année 1883.

Il résulte de ce travail que, à la date du 31 décembre dernier, il avait été distribué 79,088 cartes d'entrée pour visiter les travaux, lesquelles ont produit une somme de 27,881 fr. 50 cent.

Les recettes de la chapelle ont atteint le chiffre de 773,670 sr. 15 cent., et le total général des recettes de l'année 1,547,858 fr.

Au cours de la même année 1883, il a été célébré dans la chapelle provisoire 4,865 messes, parmi lesquelles 2,452 célébrées par des prêtres étrangers. On a compté 201 pèlerinages et 60,000 communions.

Un enfant sans bras ni jambes ! Tel est le phénomène qui fait en ce moment l'étonnement de tous les savants de Madrid.

La poitrine et l'abdomen sont conformés très normalement, mais l'absence complète de bras et de jambes fait ressembler cette petit-e fille à une masse de chair surmontée d'une tête. Au moment de la naissance, on supposa que l'enfant ne vivrait pas. Aujourd'hui, il paraît qu'elle se développera telle quelle. Elle tette parfaitement bien. Les premières dents sont sorties. Elle pleure ou rit, selon les impressions particulières à cette époque de la première enfance.

Chaussures pour dames, pour messieurs, pour enfants—à tous les prix, l'Etoile Rouge.

Un capitaine français, au long cours, M. Bernouf, vient d'inventer un instrument très simple, très commode et qui rendra souvent service aux marins. Quand l'horizon est voilé à la mer, il est difficile, ou le comprend, de mesurer la hauteur d'un astre et cette opération est de première nécessité pour relever la position. Grâce à l'instrument dont il s'agit, la difficulté est supprimée. C'est un cercle en fer auquel est attachée une petite lunette. Le long du cercle, dans une rainure, est placé un tube contenant une certaine quantité de mercure. Le métal occupe dans le tube la partie inférieure et oscille, suivant les positions que prend le cercle dans la main de l'observateur, comme il le ferait dans les deux branches d'un tube en U. Mais, dans toute position, la ligne droite qui réunit les surfaces de chaque branche représente l'horizontale. Ceci entendu, l'observateur prend le cercle dans sa main, dirige la lunette vers le point du ciel qu'il désire explorer et quand il tient l'astre dans le champ de la lunette, il immobilise instantanément le mercure en touchant un bouton qui correspond à un ingénieux mécanisme. Il n'a plus qu'à lire, sur un cercle gradué, l'angle formé par la direction de la lunette et la ligne horizontale.

Des mailles en grande quantité en vente à l'Etoile Rouge.

A la séance du 11 février de l'Académie des Sciences, de Paris, M. Becquerel a présenté un appareil fort ingénieux construit par M. Clamond, et à l'aide duquel on double au moins l'intensité lumineuse produite par un bec de gaz. La dépense est à peu près nulle. L'appareil peut s'adapter à n'importe quel tuyau. Le gaz enflammé à la sortie du bec échauffe l'air contenu dans un tube central. Cet air s'échappe par de petits trous à la partie supérieure et vient activer la combustion de l'hydrogène carboné. En ce point, on a disposé une petite corbeille de *magnésie filée* que le gaz rend incandescente ; on obtient ainsi une lumière intense, fixe et point fatiguante. La magnésie filée est une invention très intéressante du constructeur de l'appareil. La corbeille dure douze à quinze heures, coûte fort peu et se remplace avec la plus grande facilité.

—M. Faye a présenté un *actinomètre*, inventé par M. Hirn pour mesurer l'intensité de la radiation solaire. Il est fondé sur ce principe que la vapeur saturée, enfermée dans un espace parfaitement clos, prend la tension correspondant à celle de la température *minima* de l'enceinte. L'appareil se compose d'un cylindre de cuivre fin contenant du sulfure de carbone. Le cylindre est recouvert en partie de noir de fumée qui favorise l'absorption des rayons calorifiques du soleil ; il est dirigé suivant l'axe du monde. Le cylindre se termine en cône à sa partie supérieure ; le cône se continue par un tube d'étain en communication avec un serpentin ; au bas du serpentin se trouve un tube gradué en cristal, qui permet de mesurer la quantité de sulfure de carbone distillé par l'action calorifique du soleil.

—Le ministre des postes et télégraphes adresse à l'Académie la statistique des effets de la foudre observés, en France, en 1883. Cette statistique a été exécutée sur un questionnaire envoyé par le ministre aux autorités des départements et des arrondissements.

On ne vend qu'à prix fixe, à l'Etoile Rouge.

Le Mexique possède 741,791 milles carrés, un peu plus que la partie des Etats-Unis qui se trouve à l'Est du Mississipi, à deux ou trois Etats près.

La Sonora mexicaine est plus vaste que l'Ohio et l'Indiana ensemble ; Chihuahua vaut, en grandeur, les deux Etats de New York et de la Pennsylvanie. Cohauila est plus grand que le New York ; Tamaulipas est aussi grand que le Maryland, le Delaware, le New Jersey, le Connecticut, le Massachussetts réunis.

Près de la côte se trouvent les terres basses : autrement dites tierras calientes, dont le climat est malsain ; aussi sont-elles peu peuplées. Il n'y a que 9000 habitants à Tampico et 10,000 à Mazatlan, sur le Pacifique. Les villes de l'intérieur sont bien plus peuplées.

Pantonfles pour dames et pour messieurs à l'Etoile Rouge.

On vent fonder, à New York, différents établissements, où recevraient le logement et la nourriture les personnes qui n'auraient pas de gîte et pas un sou pour s'en procurer un. On les admettrait pour rien, ils ne paieraient qu'en sortant. Voici comment : on leur donnerait la soupe, un bain, le logement, le déjeuner, et on ne les laisserait en sortir, que lorsqu'ils auraient fait une certaine somme de travail pour l'établissement, quand, par exemple, la auraient scié une quantité quelconque de bois.

Le plan semble bien combiné ; il pourra sauver la vie à beaucoup de braves gens qui se trouvent dans le dénuement et perdus dans la grande cité,

Dernièrement, le Professeur Sumner, qui est un libre-échangiste bien prononcé, faisait une conférence, à Media, Pennsylvanie ; il comparait sa situation, devant l'assemblée, à celle d'un homme qui est allé prêcher l'abolition dans la Caroline du Sud, il y a trente ans. Cela est vrai, et prouve que le libre-échange n'a pas fait tous les progrès que l'on dit. Il faudra toute une révolution dans les esprits pour pouvoir l'établir. Aujourd'hui, il est à l'état de *théorie impraticable*.

Pour remplir une liste de chaussures, c'est à l'Etoile Rouge qu'il faut aller.

On voit, aujourd'hui, les conséquences du système qui prive la ville de New York du droit de se gouverner, de s'administrer elle-même. Tous les ans, on présente à la Législature un bill pour le repavage de la Cinquième Avenue, et cela, sans succès. L'état dans lequel se trouve ce pavage est véritablement une honte pour la grande cité. Mais l'administration urbaine est impuissante ; il lui faut la permission de la Législature d'Albany, pour apporter un remède au mal. Un fait de cette nature n'a besoin d'aucun commentaire. Si un gouvernement municipal est fait pour quelque chose, c'est pour établir une bonne police, un bon éclairage, un bon nettoyage dans les rues, de façon que toute espèce de mouvement, de circulation se fasse dans d'excellentes conditions de sûreté, de commodité, de propreté, de salubrité. Et, cependant, la ville de New York, la plus importante de tout l'hémisphère occidental, n'a pas le pouvoir de paver ses rues, ni même de les balayer ; c'est là une question de salubrité, de sécurité, de commodité, qui la regarde, seule, et elle a, là-dessus, les mains parfaitement liées.

Achetez vos souliers à l'Etoile Rouge.

Théâtre de l'Opéra.

La journée du samedi est généralement deux fois favorable à l'Opéra, sous le rapport de la recette, et nous espérons que cet excellent ordinaire se continuera demain.

Les artistes n'ont rien négligé, d'ailleurs, pour y aider.

Le soir, aura lieu la troisième représentation de *La Belle Hélène*, dont les deux premières ont été remarquées et ont conquis même les plus prévenus.

Quant à la représentation du jour, on peut dire, à juste titre, qu'elle sera une matinée extraordinaire. En effet l'affiche est attrayante au possible.

Juges en.

La Grande Duchesse de Gerolstein sera jouée pour la dernière fois.

La partition d'Offenbach est déjà de quoi tenter, mais on ne s'en contente pas.

Les démarches des sociétaires n'ont pas été vaines. Ils ont cru au "frappez, l'on vous ouvrira", et ils ont frappé. On a donc ouvert, à deux battants même en certains établissements.

La tournée dans les divers magasins avait pour but d'en obtenir une contribution en jouets, afin de former une tombola.

Cette tombola a maintenant son prix, on nous en donne l'assurance. Les jouets ont été donnés libéralement. Si bien qu'aujourd'hui, c'est de tout un petit magasin que disposeront les artistes.

Donc les lots de la Tombola seront nombreux demain et beaucoup d'entr'eux fort enviables.

Dans un intermède elle sera tirée par le général Boum, et vous pouvez compter que l'homme au panache fera bien des heureux. Le bonheur des petits, voilà son plan, son véritable plan, bien meilleur que celui tant raillé par le fusilier Fritz. Dans ce mouvement-là tout au moins le général Boum réussira.

La Grande Duchesse et une Tombola, voilà riche programme, n'est-ce pas ; mais ce n'est pas tout.

Il a été monté pour cette Matinée unique et dont se souviendront les enfants, un ballet comique qui sera mimé et dansé par des mioches. Seulement, comme leurs roses et gentils minois n'atteindraient peut-être pas l'effet visé, leurs visages seront blindés de têtes grotesques, et c'est sous ces coiffes très heureusement choisies que s'exécutera le ballet.

A la répétition d'hier le succès a été complet ; il doublera certainement à la rampe allumée. Vous verrez que rarement les petits se seront amusés comme à cette représentation en trois parties.

Ce plaisir est de ceux que les bourses les plus modestes pourront se procurer et donner.

Effectivement tout porteur de billet aura droit à deux entrées d'enfant ; le tout pour 50 cents.

Qui voudrait refuser cette joie à des bambins dont comment fêtaient-ils mieux le congé du samedi ? Pour les parents, ils seront trop heureux de se donner, à aussi bon compte, la jouissance de regarder se gaudir leurs enfants au milieu de cette distribution de joujoux.

Nous sommes heureux de constater la réponse faite à la petite troupe de l'Opéra par nombre de maisons de commerce ; heureux de constater que, grâce à la façon consciencieuse dont ils s'acquittent de leur tâche, grâce à un accord parfait, ils obtiennent des résultats louables, et désarment quelque peu le mauvais sort.

Que le bon vouloir leur soit continué ; qu'ils arrivent sans encombre à la fin d'une exploitation qui promet de les mettre à l'abri du besoin pressant.

—Quant à leurs camarades maintenant à Cuba, nous en recevons des nouvelles encourageantes aussi.

En effet, nous avons sous les yeux des journaux de la Havane, que nous devons à l'obligeance de M. Jourdan, et qui nous sont remis par le courtois comptable du steamer *Hutchinson*, M. N. B. Giroux, qui voudra bien en accepter nos remerciements.

Ces journaux nous parlent d'une représentation des *Huguenots* et ils nous disent que celle-ci a triomphé sur toute la ligne au théâtre Tacon.

A vrai parler, nous ne sommes point là en présence d'articles critiques, mais de vraies sérénades, comme tout bon Castilian aime à en donner

A part les pauvres choristes pour qui n'est décidément point cette sérénade comme le grince Méphistophélès dans *Faust*, tout le monde est encensé, célébré. Une chaleur tropicale dans les appréciations de nos confrères. Lepagnols, elles grandissent, n'est-ce pas, dit la chanson.

Allons tant mieux ! ces ovations qu'il se soit jongtemps, toujours ainsi à la Havane et au Mexique.

Mais voilà ! Des enthousiastes ainsi chauffés, surchauffés, vont penser qu'il nous court dans les veines un mélange d'orgeat et limonade ; que nous sommes d'un tempérament anodin, adoucif, pour n'avoir pas mieux pesé le trésor qui était sous notre main ; pour avoir compris aussi incomplètement qu'une pléiade brillante passait dans notre ciel artistique, et pour avoir laissé enfin tant d'étoiles filer....

Que voulez-vous ! se tromper est essentiellement humain. Nous pourrions insister sur cette vérité en vous rendant le mot latin, mais cela est inutile.

Le fait est qu'il y a eu succès, triomphe.

ACADEMIE DE MUSIQUE.—M. Bishop n'a plus que deux jours à passer parmi nous ; donc encore trois représentations de *Widow Bedott*, aujourd'hui, demain en matinée et le soir.

Widow Bedott, quoi qu'en dise l'affiche, n'est nullement une comédie ; ces trois actes n'ont rien à démêler avec ce genre. Ils sont, à parler vrai, un stéréotypage de charges, très souvent outrées, nous vous le concédons, mais qui toujours tiennent en joie ce grand enfant de public.

Quant au comédien lui-même, M. Bishop, la charge, la charge forcée même—jeu et costume—est son véritable élément.

Il ne s'y ralentit guère.

Et puis, comme vous l'avez sans doute constaté, il a reçu de la nature un physique des plus favorables à un emploi de bas comique, de queue rouge. Ce masque seul force le rire.

Gonfler d'air une vessie ; tracer-y des yeux, un à peu près de nez, une bouche hardiment fendue, d'un succès facile aux plus gros moïseaux, des couleurs exubérantes, voilà le visage de Bishop. Pour peu qu'il gonfle encore, il fera explosion quelque soir en pleine rampe.

Voyez la botte Fauche à l'Etoile Rouge.

THEATRE ST CHARLES—*Les représentations de la troupe Stetson touchent à leur fin ; dimanche matin elle nous quitte. Les deux semaines qu'elle a passées parmi nous ont produit les plus brillants résultats—artistique et sonnant.*

Rien de plus juste.

Elle avait choisi l'un des drames les plus attachants du répertoire moderne, *Monte Cristo* ; et pour le jouer, elle avait avec le talent de M. James O'Neill, des sujets tous à la hauteur de leurs emplois respectifs.

Monte Cristo sera joué ce soir.

Avant de vous décider à acheter votre heureuse voyez d'abord l'assortiment de l'Etoile Rouge.

Il y a une trentaine d'années, le collège Américain d'Amherst à posé comme principe que tout étudiant est un "gentleman", et que, par conséquent, il devait être expulsé dès qu'il était prouvé qu'il n'était pas tel. Cette règle a beaucoup amélioré les cours, qui sont suivis, régulièrement et où l'étudiant conserve presque toujours une certaine dignité d'homme fait ; il n'y a pas de punition. Quant un étudiant se conduit mal, on ne le renvoie pas, mais il n'est plus l'objet de la moindre attention.

A Bowdoin, il a été établi un jury d'étudiants pour juger les élèves, sous la présidence d'un professeur. A Harvard, on accorde à l'étudiant voix délibérative dans les conseils de la Faculté. On en a obtenu de si excellents résultats, qu'on va charger un comité de suggérer des mesures nouvelles, à mesure que le besoin s'en fera sentir.

On parle d'un auteur dramatique qui paraît un peu épuisé.

—Il a encore du talent.

—Oui, mais je crois qu'il a tenu plus qu'il ne promet !

M. H. BILLARD, (ancienne librairie Hébert) annonce qu'il a reçu les numéros de l'Illustration et du Monde Illustré du 16 février.

On connaît toute la vigueur, toute l'agilité des poneys Sioux. Voici ce que racontait, dernièrement, un gardien de troupeaux de nos vastes plaines de l'Ouest et du Nord-Ouest, un de ceux qui forment le peuple si nombreux des *cowboys* :

Supposons qu'un blanc monte un poney indien, jusqu'à ce qu'il l'ait brisé de fatigue et rendu incapable de faire un pas de plus, et que, descendant, il cède la place à un Sioux, vous verrez la pauvre bête reprendre haleine et faire vingt milles de plus, le même jour.

Ils ne sont pas beaux, dit-on, ces poneys ; soit, mais prenez-en un, en hiver, dans le Dakota ; laissez-le ronger quel qu'écorce d'arbre, quelque mauvaise herbe ; il n'aura pas grande apparence, au printemps, mais voici un fait curieux, auquel j'ai assisté. Un soir je me trouvais au fort Sully, au moment où sonnait la retraite, au coucher du soleil, quand arriva un indien monté sur un poney gros, lourd, aux poils ébouriffés de boue, aux énormes sabots, à la crinière en désordre.

Il apportait un message de l'adjudant du fort Hall à celui du fort Sully. Il y avait là, par hasard, un interprète ; il interrogea l'indien, un Sioux brulé ; celui-ci lui raconta qu'il avait fait beaucoup de chemin, pendant la journée, et que son poney était fatigué.

L'adjudant remarqua alors que la lettre était datée du matin même.

Intrigué, il demanda alors au messager quand il était parti.

Juste après l'appel du sergent, répliqua l'indien ; il avait fait sur cette mauvaise haridelle, 104 milles, en moins de treize heures. On traita au camp cette nouvelle rossinante comme le plus magnifique des pur sang.

Presque tous les officiers stationnés le long du Missouri se rappellent la fameuse course de Gorse, l'éclaireur, qui fit plus de 300 milles, en moins de 4 jours, sur un seul poney, traversant la contrée la plus sauvage d'Amérique. Les poneys de guerre des Indiens sont toujours les meilleurs. Vient après le "Buffalo poney" ; on le reconnaît à l'entaille faite à la pointe des oreilles. Un Buffalo poney sait aussi bien éviter l'attaque d'un buffle que je m'entends à écorner une antilope. Il s'arrête court, au moment voulu, et sait s'élancer, quand il le faut et comme il le faut. Il est embrageux, par exemple. Il a rencontré tant d'ennemis dans le désert, que chaque touffe d'herbes, chaque tas de pierres le rend soupçonneux. Mais rien ne vaut le poney indien. C'est à lui qu'on doit de s'être tiré de la terrible campagne de 1880-81. Les compagnies d'infanterie de ligne ont monté des poneys indiens pendant de longs mois.

La chaussure BURT remplace le *fait sur commande*.—En vente à l'Etoile Rouge.

Le sol du Mexique est très fertile ; la moyenne des terres arables y est, à peu de chose près, aussi forte qu'aux Etats-Unis. Le produit le plus important y est le maïs, [les sept huitièmes de la population se nourrissent presqu'entièrement de maïs et de haricots,] le blé, la canne à sucre, les haricots, le coton, l'avoine, le poivre, le café, le tabac, de nombreux fruits et légumes, le caoutchouc, la cochenille, le chanvre. Le blé du Mexique a obtenu le premier prix à l'Exposition de Philadelphie, en 1876.

En 1878, le Mexique a produit 154,549,662 livres de sucre de canne, évaluées à $8,761,317. La canne vient dans tous les Etats, sur les terres qui se trouvent à moins de 4000 pieds d'élévation.

On ne sait pas exactement la quantité de terres propres à cette culture que contient le Mexique, et ce qu'il serait en état d'exporter du sucre aux Etats-Unis, en cas que toutes ces terres fussent exploitées, que les chemins de fer fournissent à bon marché, et que le transport à bon marché, et que l'entrée, libre de tous droits, aux Etats-Unis existât.

Pour le moment, le Mexique exporte peu de sucre, à cause du haut prix des transports. En février 1884, le prix du sucre, à Mexico, était deux fois plus élevé qu'à New-York. Dans l'intérieur, il vaut quelquefois trois et quatre fois plus que dans nos ports, mais il est bien certain qu'avec des moyens de transport et l'absence de droits d'entrée, l'exportation serait considérable.

L'année dernière, les Etats-Unis ont importé 2,019,823,614 livres de sucre, n'avoir pas mieux pesé le trésor qui était sous notre main ; pour avoir compris aussi incomplètement qu'une pléiade brillante passait dans notre ciel artistique, et pour avoir laissé enfin tant d'étoiles filer....

Que voulez-vous ! se tromper est essentiellement humain. Nous pourrions insister sur cette vérité en vous rendant le mot latin, mais cela est inutile.

Le fait est qu'il y a eu succès, triomphe.

Plus de 50 sœurs de la Merci, chassées des hôpitaux de Paris, par le Conseil Municipal, partent pour Panama. Elles y vont soigner les malades, dans les hôpitaux établis le long du canal.

Souliers de tous les genres et à tous les prix, à l'Etoile Rouge.

A.·. L.·. G.·. D.·. G.·. A.·. D.·, R.·U.·.

Or.·. de la Nouvelle-Orléans, 7 mars 1884.

Les officiers et membres de la R.·. L.·. France No 33, sont priés de tous les Maçons sous la juridiction du S.·. Conc.·. sont inv.·. priés d'assister aux funérailles du F.·. CHAS. VÊQUE, qui auront lieu Vendredi, à 4 heures P. M. Le convoi partira de sa dernière résidence, 73 St. Pierre, entre Bourbon et Royalp.

Par Or.·. du Vén.·.

A. FOULON, Secr.

Avis.

Les Sœurs Mariannites de Sainte-Croix regrettent d'avoir oublié, dans leur lettre de remerciements au corps des pompiers, de mentionner la part prise par la Cie "Crescent No 24." à l'extinction de l'incendie qui menaçait leur couvent. Cette Compagnie a déployé une énergie sans égale et a déployé une activité extraordinaire. Les sœurs prient la compagnie "Crescent No 24" d'agréer leurs excuses pour cet oubli involontaire.

7 mars—1f

LE public est prévenu que notre fils Constant Chagnard n'est d'aucune façon intéressé dans nos affaires, et qu'il n'est autorisé ni à nous représenter ni à contracter une dette quelconque pour notre compte.

GUSTAVE CHAGNARD,
7 mars—6f ANGELE CHAGNARD.

Avis.

LE privilège pour la buvette, le vestiaire et la salle du souper, au bal de l'Association des Jeunes Fils de la Louisiane, qui doit avoir lieu au Washington Artillery Hall, le jour de la St-Joseph, 19 mars 1884, sera vendu au plus fort enchérisseur, dimanche, 9 mars, à 3 heures de l'après-midi, chez M. Charles Letellier, 122 rue Esplanade.

7 mars—3f

Bassetti & Xiques

67 & 69 Rue Decatur 67 & 69

En débarquement du navire italien Arcangelo, de Gênes :

1000 Caisses Macaroni, Vermicelli et Pâtes assorties. Marco Ravanno.
200 Caisses Pâtes de Naples, Garofolo.
4 .. Fromage romain.
4 .. Parmésan.
100 .. Anchois en saumure.
100 .. Huiles de Castille.
200 .. Vermouth de Turin. Martini Rossi.
100 .. Huile de Nice.

A vendre par

BASSETTI & XIQUES,
67 & 69 rue Decatur.

6 mars—4f

☞ Le navire italien "ARCANGELO", capit